

**IDEALISME MEDIEVAL :**  
**L'IDEALISME EPISTEMOLOGIQUE DES XIII<sup>e</sup> ET XIV<sup>e</sup> SIECLES**

Thèse par Luis M. AUGUSTO

Directeur de recherche : Ruedi IMBACH

Université Paris IV – Sorbonne

Thèse soutenue le 20 juin 2006 en présence du jury constitué par  
Joël BIARD, Kurt FLASCH, Ruedi IMBACH et Jean-François KERVEGAN  
Rapporteurs : Jean-François KERVEGAN et Burkhard MOJSISCH

POSITION DE THESE

L'histoire de la philosophie est indispensable, non pas dans le sens que tout domaine du savoir ressent le besoin de faire son histoire, mais parce que l'histoire de la philosophie est encore et surtout de la philosophie. Cela pour deux raisons principalement : faire l'histoire de la philosophie implique une sélection déjà « philosophique » des problématiques à traiter et des techniques à utiliser. Premièrement ; mais le fait qu'on continue de discuter les mêmes problèmes — qu'on pourrait presque dire inchangés — depuis les débuts de ce qu'on appelle la philosophie occidentale fait preuve d'un caractère dialectique qui ne permet pas une histoire « définitive ». En d'autres mots : les actes de philosopher et de faire l'histoire du philosopher se confondent.

Mais si l'histoire de la philosophie n'est pas définitive, il faut quand même qu'on la « raconte » bien, et cela parce que la façon dont on la « raconte » importe philosophiquement. Par là, et parce qu'une histoire de la philosophie qui imite l'Histoire ne fait aucun sens, j'entends le fait qu'on doive catégoriser correctement les

« événements » philosophiques (les doctrines, les textes, les courants, etc.). Cela dit, je crois que la perspective la plus correcte sur l'histoire de la philosophie est celle de la voir comme une taxinomie : puisqu'elle n'est ni une chaîne de cause à effet ni une quelconque téléologie vers un esprit absolu, mais présente une récurrence constante des problématiques, on doit analyser en détail chaque « événement » afin de le classer dans une taxinomie dont on peut faire varier les catégories et les taxons selon l'objectif en vue, c'est-à-dire selon ce qu'on veut « raconter ».

Parce que la philosophie est une dialectique, toute taxinomie portant sur elle doit être et diachronique et synchronique. Une des taxinomies les plus imprécises est celle qui « raconte » le développement de l'idéalisme. Cette imprécision consiste en ce que, à en croire l'histoire de la philosophie qui ne fait qu'imiter l'Histoire, il n'aurait pas eu de l'idéalisme tout au long de la période médiévale : cela ne veut pas seulement dire qu'il n'y eut pas de l'idéalisme pendant une longue période de plus de dix siècles, mais aussi qu'il n'y eut aucune forme spécifiquement médiévale d'idéalisme.

Or, si on fait une classification de l'idéalisme en distinguant seulement trois types, à savoir les idéalismes ontique, ontologique et subjectif, lesquels suffisent pour inclure toutes les doctrines idéalistes, et si on met ces trois types en parallèle avec les doctrines et les concepts les plus fondamentaux de la philosophie médiévale, et de la scolastique notamment, on voit très clairement qu'il y eut de l'idéalisme à cette époque, et que cet idéalisme est une forme spécifique d'idéalisme médiéval.

1. L'idéalisme que j'appellerais *ontique* est celui qui pose les idées en tant que des étants : par ex., Platon peut être dit un idéaliste dans ce sens parce que pour lui les Idées étaient des vrais étants ayant une existence réelle séparée des choses matérielles.

Y a-t-il eu de l'idéalisme ontique à l'époque de la scolastique ?

La réponse est affirmative : le verbe des penseurs chrétiens est la postulation des idées de toutes les choses — créées et à créer — en tant que des étants réels. Certes pour un Bonaventure et pour un Thomas d'Aquin le verbe est aussi « réel », mais il y a une

différence abyssale entre ces penseurs et Eckhart de Hochheim : si pour ceux-là le verbe est d'une certaine façon une « propriété » exclusivement divine, l'Intellect de Dieu, pour celui-ci il est une partie de tout intellect individuel. Si on sait que les idées dont on parle étaient vues par lui comme les principes ou causes des choses, la conclusion se tire immédiatement : tout individu possède la clé de la création. Et il crée par l'acte de connaître.

2. L'idéalisme que je vois comme *ontologique* est l'affirmation que l'Idée est l'Être lui-même des choses et que la réalité n'est que la totalité de la pensée ou la Pensée Absolue. Hegel représente sans doute la culmination de ce type d'idéalisme quand, dans ses *Principes de la philosophie du droit*, il affirme que le rationnel seul est réel et que le réel seul est rationnel, c'est-à-dire tout ce qui est pensé est, et seulement ce qui est pensé ou pensable est.

Encore une fois, on vérifie que cet idéalisme a bel et bien été présent aux XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles, notamment chez Dietrich de Freiberg et Eckhart de Hochheim. Le philosophe de Freiberg part du rejet de l'opposition scolastique fondamentale entre *essentia* et *existentia*, une opposition qui pour lui équivaldrait à un « équarrissage » de la réalité, pour affirmer un « absolu » onto-épistémique : tout ce qui a une essence est sans plus puisque c'est l'intellect qui, en donnant à une chose son essence (sa *definitio*), la fait être immédiatement. La conclusion est inévitable, et il la tire : l'intellect est antérieur à la nature. Parce que c'est d'une opération intellectuelle (vs. une opération naturelle) que les étants « réels » tirent et leur quiddité et leur quoddité, toutes les *intentiones* (*primae* et *secundae*) sont des choses réelles et non seulement des *entia rationis* : le pensé est le réel.

Eckhart ne dira pas différemment, même si son point de départ est autre : de la différence (non ontologique, puisqu'il s'agit d'une différence antérieure à toute existence) entre l'intellect et l'être, il conclut que ce dernier est le produit du premier.

Lui aussi, il fonde son argumentation tout entière sur des doctrines et concepts fondamentaux de la philosophie scolastique : si l'être est, alors sa cause doit être différente de ce qui est, puisque selon Denys le causé est toujours différent de la cause si la cause l'est véritablement. Certes pour lui, en tant que chrétien, Dieu est la cause suprême, ce qui pourtant veut dire qu'il ne peut pas être au sens que toutes les autres choses sont. Il ne reste qu'une possibilité : s'il est la cause de l'être, alors il est un intellect, puisque seul l'intellect peut-il jouer ce rôle.

3. J'appelle idéalisme *subjectif* la position doctrinale selon laquelle la réalité est un produit d'une conscience subjective. Kant est évidemment à la tête de ce type avec sa « Révolution Copernicienne », l'attribution des catégories au sujet : c'est le sujet qui constitue son objet de connaissance et, ce faisant, se constitue lui-même en tant que conscience.

Or, bien avant lui Dietrich de Freiberg avait affirmé exactement la même chose. Notons qu'il n'a pas parlé de la constitution de l'objet de connaissance en des termes généraux, mais a élaboré une doctrine en détail : dans le *De intellectu et intelligibili*, à partir de l'affirmation que la conscience constitue son objet de connaissance, il s'attache à montrer en quoi consiste cette constitution, et il nous offre une table naissante des catégories du sujet, une liste de douze principes formels qui ressemble d'une façon étonnante aux tables kantienne des jugements et des catégories. Mais il va plus loin : c'est en constituant ses objets de connaissance, dit-il, que la conscience se constitue elle-même. Comme chez Proclus, qui à son tour partait de l'idéalisme plotinien, l'âme ou esprit se constitue lui-même, et c'est en se constituant lui-même que l'esprit constitue — crée — la réalité tout entière.

S'appuyant d'une façon consistante sur la doctrine de l'abstraction d'Aristote, Eckhart arrive à une conclusion non différente : parce que l'esprit humain (notamment la partie qu'on peut appeler intellect possible) est une tablette vide attendant les formes

abstraites des choses, il lui faut certes la perception d'une chose à première vue extérieure pour qu'il y ait de la cognition, mais parce que, et toujours selon Aristote, celui qui connaît est identique à la chose connue, rien n'est en dehors de cette identité : il n'y a pas un sujet et un objet, mais simplement un sujet-objet (ou objet-sujet). Il le dit métaphoriquement : l'« œil-bois » est l'identité immédiate et indissoluble entre la vision du bois et le bois vu.

C'est parce que cette identité est immédiate que pour lui la vraie connaissance est non-propositionnelle, c'est-à-dire est une « connaissance inconnaissante » : celui qui connaît une chose est cette chose elle-même qu'il connaît et c'est cet acte onto-épistémologique qui est à la source de toute existence. Parce qu'il s'agit d'une indistinction absolue, la « connaissance » que le sujet a d'un objet est une connaissance absolue : il est l'objet.

Si on voit l'idéalisme en tant qu'orientation épistémologique se développant dans le temps et on fait la classification des ses différents types comme on fait une taxinomie, on vérifie qu'Eckhart de Hochheim et Dietrich de Freiberg trouvent leur place dans cette classification. Parce qu'ils ont vécu aux XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles, on peut affirmer qu'il y eut de l'idéalisme épistémologique médiéval. La conséquence en ce qui concerne notre taxinomie est claire : elle devient maintenant élargie, elle comporte de nouveaux éléments. Evidemment, cela ne la fait pas meilleure, mais simplement plus précise, puisqu'elle correspond à ce qui est de fait. On peut naturellement insister sur une histoire canonique de la philosophie et dans ce cas l'inclusion de ces deux philosophes dans l'idéalisme signifie qu'on raconte l'histoire de la philosophie d'une façon meilleure, c'est-à-dire on raconte ce qui a été de facto. Mais je crois qu'on peut se passer de cette histoire-là et la remplacer par une perspective taxinomique.